

INNOCENCE

PAR JEROEN THEUNISSEN

Traduit du néerlandais par Emmanuèle Sandron.

L'écrivain flamand Jeroen Theunissen (° 1977) est surtout connu comme romancier. Si nous devons résumer son oeuvre en quelques phrases, nous pourrions mentionner la critique sociétale qui y transparait invariablement, l'attention qu'il porte aux questions politiques et sociologiques ainsi qu'aux relations familiales problématiques. Theunissen se voit souvent accoler l'étiquette d'auteur «engagé», mais, selon ses propres dires, cela n'implique nullement qu'il laisse au second plan l'aspect littéraire de ses écrits.

Les fragments repris ici sont extraits de son roman le plus récent, «Innocence» (titre original: «Onschuld»), qui a été accueilli très favorablement par la critique. «Innocence» est l'histoire de Manuel Horst, un jeune photographe de guerre enlevé en Syrie par des jihadistes. Entre-temps, son père, psychiatre réputé qui est atteint d'un cancer, décède au cours d'une marche dans les Pyrénées. Horst est libéré, rencontre à Beyrouth Nada, une réfugiée syrienne, et l'emmène en Belgique. Emménageant dans la maison qu'il a héritée de son père, Horst entreprend avec Nada de se construire une nouvelle existence.

Mais les problèmes surgissent et les traumatismes refont surface. Horst se demande si l'histoire de Nada est bien bouclée. Plus encore, il est taraudé par le destin de son père décédé, avec qui il n'avait plus de contact depuis longtemps. Pourquoi son père était-il allé dans les Pyrénées et même, peu de temps auparavant, au Moyen-Orient? L'inquiétude l'avait-elle alors poussé à se mettre à la recherche de son fils? Manuel Horst fouille de plus en plus en profondeur dans le passé de son père. Toutefois, n'est-il pas avant tout à la recherche de lui-même?

C'est ainsi que je suis rentré de l'enfer. Mais mon histoire, Judith, ne commence en fait qu'ici. J'ai pris contact avec mon collègue Lucas Hellers à Beyrouth. La nuit, des passeurs m'ont fait traverser la frontière. Dans une maison isolée avec dans l'entrée un tableau kitsch représentant un tigre, j'ai informé Lucas que je me trouvais sain et sauf au Liban. On m'a donné à manger et jusqu'au matin j'ai regardé des dessins animés sur un téléviseur à écran plat. Une Range Rover noire est arrivée vers midi. Je tremblais, malgré le soleil. Et là, j'ai reconnu Lucas. Un grand blond d'une trentaine d'années, avec une trogne de truand et de petites lunettes de diplomate, était assis à côté de lui. Lucas m'a serré dans ses bras. Le blond à la gueule de bandit a dit en néerlandais: «Salut, Manuel! Je suis Frank, de l'ambassade.» À ce moment-là, je ne trouvais pas ça une bonne idée du tout que Lucas ait impliqué l'ambassade, je n'aimais pas les ambassades. Dès que nous avons démarré, Lucas, qui était assis à côté de moi sur la banquette arrière, a sorti une bouteille de Jameson. En souriant. Frank, qui était à l'avant, à côté du chauff-

feur, avait l'air d'avoir un peu peur. J'ai dévissé le bouchon, avalé une grande lampée et tendu la bouteille à Lucas. Et je me suis mis à chanter, là, comme ça. Lucas s'est joint à moi. Chanter, ça rend heureux.

Quand nous avons eu dépassé Balbek, la guerre a subitement paru très loin. Nous avons pénétré dans Beyrouth. Il y avait des embouteillages. Partout j'entendais des klaxons; à Beyrouth, ils sont plus utilisés que les freins ou les clignotants. Nous sommes enfin parvenus dans le quartier d'affaires froid et tape-à-l'œil où se trouve l'ambassade. Une jeune fille astiquait le hall de la réception. Nous sommes montés au huitième. Quand nous sommes entrés, Frank a crié pour tout l'étage de l'ambassade: «On est là!» J'allais vite trouver l'ambiance chaleureuse, c'est l'avantage avec les petits pays. On m'a regardé, on m'a palpé, et l'ambassadeur m'a enlacé comme si j'étais un vieil ami à elle. Devais-je oublier mes préjugés à l'encontre des diplomates? Après des mois d'abstinence, j'avais du mal à détourner les yeux de sa poitrine. «Appelez-moi Véronique», a-t-elle dit. Ses yeux pétillaient. Véronique était aussi grande que moi, elle avait la cinquantaine, des cheveux bruns et de fameuses valises sous les yeux. Elle ne correspondait pas à l'image du diplomate coincé; dans sa jeunesse, elle avait dû écouter du hard rock, porter des jeans tailladés et s'esclaffer à des vanes stupides.

Nous avons pris un siège. «Merci d'être venu me chercher, ai-je dit.

- C'était la moindre des choses.»

Alors elle m'a expliqué que contact avait déjà été pris avec les services concernés pour régler mes documents de voyage et qu'avec un peu de chance je pourrais rentrer chez moi dès le lendemain.

«Faut-il vraiment que les choses se fassent si vite?» ai-je demandé.

Elle a ri comme si je venais de faire une bonne blague. «Pour votre sécurité, il me semble préférable que vous partiez le plus rapidement possible.»

J'ai hoché la tête. Puis, j'ai levé les yeux vers le plafond soigneusement chaulé avant de les tourner de nouveau vers elle.

Elle m'a interrogé avec précaution sur la période qui venait de s'écouler. Subitement, elle a pris une mine grave: «Manuel, j'ai une nouvelle à vous annoncer, mais je préférerais ne pas avoir à le faire.

- Dites...

- Votre père est décédé.

- Son cancer?»

Mon ton avait dû lui paraître nonchalant, peut-être même insensible.

Je n'aimais pas mon père, je l'avais banni de ma vie; toute mort est scandaleuse, bien sûr, pour qui que ce soit, mais ça n'allait pas au-delà. Je trouvais cet homme froid et arrogant, je l'avais toujours détesté. Notre patronyme mis à part, nous n'avions rien en commun, en tout cas je l'espérais. (...)

(...) Dans l'avion pour la Belgique, nous étions assis côte à côte, mais nous n'avons pratiquement échangé aucune parole. Nous étions agités et anxieux; nous nous connaissions à peine et chacun avait livré son sort à l'autre, comme sur un coup de dé. À la Librairie orientale, j'avais acheté deux livres: pour moi, *19Q4* de Haruki

Murakami, et pour elle, *Le Père Goriot*, en français. J'avais dû fouiller un long moment car les livres en anglais étaient rangés avec une certaine nonchalance sur le rayonnage «Littérature française» et les livres en français sur celui étiqueté «English Literature». J'étais assez passionné par ma lecture, mais elle avait rapidement reposé son Balzac. Elle s'était excusée et avait dit qu'elle réessaierait une fois arrivée. «Ne t'en fais pas», avais-je dit. Lorsqu'elle est tombée endormie, elle a posé sa tête sur mon épaule, par pur hasard, peut-être. J'ai caressé ses cheveux ondulés en me demandant dans quoi je m'étais lancé là.

Pourquoi faisais-je cela ?

Notre vol avait trente-cinq minutes de retard. Ma mère nous attendait. Nous nous sommes installés chez elle, mais les premiers jours j'étais le plus souvent parti, d'abord parce que je devais honorer mes commandes en retard et m'occuper de la maison de mon père et de mon studio, en plus d'une foultitude de détails concrets à régler, mais aussi parce qu'il y avait des frictions entre maman et moi. Je n'ai jamais pu, ni jamais voulu vivre longtemps chez elle.

Les débuts furent difficiles. Même si maman faisait tout son possible pour contenter Nada, je voyais souvent son inquiétude à un regard ou à de légers mouvements. Un jour, cela faisait une semaine et demie que Nada vivait chez nous, ma mère m'a pris à part pour me demander: «Quels sont exactement tes projets avec cette fille, Manuel?» J'ai haussé les épaules. «La rendre heureuse.» Ma mère a répondu, énervée: «Je ne pense pas que tu puisses en décider pour elle!» Dans l'après-midi, peut-être par remords, ma mère a confectionné une tarte au citron. Nous l'avons mangée ensemble. Nada était une sucrée. Des miettes sont tombées sur le sol, cela nous a fait rire comme des enfants - la glace était brisée.

J'ai vu Nada s'ouvrir. Alors qu'à Beyrouth elle avait souvent paru pensive et distante, elle parlait désormais de tout et de rien avec ma mère. C'était comme si un fardeau avait glissé de ses épaules. Elle regardait beaucoup la télévision française et, par la suite, elle s'est aussi mise aux chaînes flamandes. Elle était capable de bavarder pendant des heures, jusqu'à ce que ça me tape sur les nerfs. C'était quelqu'un de curieux et d'intelligent. Elle aidait aux tâches ménagères. Elle a même commencé à se plaindre du temps dans ce fichu pays, comme tout le monde. Elle m'accompagnait souvent chez mon père; parfois nous sortions tous les deux, parfois aussi elle venait avec moi en reportage photo. Et, très rarement, il lui arrivait encore de se réfugier dans sa cuirasse et de poser un regard froid sur ce qui l'entourait. Elle n'était pas très religieuse, en tout cas je ne l'ai jamais vue prier. Je l'ai encouragée à rencontrer des compatriotes, mais elle ne semblait pas en avoir vraiment envie. Je me suis souvent demandé si c'était une prisonnière. Elle se trouvait en tout cas dans une situation qu'elle n'avait pas choisie et qu'elle pouvait difficilement quitter. Pour elle plus encore que pour moi, cela avait été un saut dans l'inconnu. Nada vivait dans la maison de ma mère, dans un pays qui aurait difficilement pu être plus dissemblable du sien, elle ne pouvait aller nulle

part, elle n'avait pas d'argent, elle ne parlait pas la langue locale, et elle n'avait aucune idée de ce que l'avenir lui réservait. «Ce n'est pas Paris», disait-elle, et je lui répondais qu'elle devait se montrer patiente, que nous irions certainement très bientôt à Paris. Elle haussait les épaules et laissait échapper un petit rire désabusé. En fait, je l'admets, je reportais ce voyage, car j'avais le pressentiment que Paris la décevrait, que Paris introduirait peut-être une dissension entre nous. J'ignore d'où ça me venait. Mais elle était sans conteste de bonne volonté; elle ne s'était retrouvée dans cette situation que de la façon la plus absurde qui soit, et elle essayait d'en tirer le meilleur parti.

Moi aussi. (...)

(...) Pourquoi, c'est une question que je continue à me poser, pourquoi mon père avait-il choisi cet endroit? Était-ce un hasard? Était-il déjà venu là trente ans plus tôt? Ou avait-il choisi la destination de sa marche au petit bonheur la chance? Ou parce que l'endroit était connu? Il savait que toute personne sensée lui aurait déconseillé d'aller en montagne par temps de pluie. Surtout sur un site baptisé non sans raison «les gorges de l'enfer». Mon père n'était pas du genre à prendre des risques inconsidérés. Il savait pertinemment qu'il était sujet au vertige et qu'il était susceptible d'avoir une crise d'épilepsie, et que dans ces conditions il était tout à fait déraisonnable de partir seul. Il savait parfaitement que quelqu'un l'attendait et se faisait du souci pour lui. Et puis, que s'est-il passé exactement? A-t-il eu l'impression que le ravin lui tendait les bras? A-t-il voulu braver les éléments? Mettre à l'épreuve ce qui lui restait de force? Se mesurer à quelque chose? Trois jours plus tard, il devait de nouveau être opéré. Il était censé rentrer en Belgique, peut-être définitivement, car la fin approchait. Il était affaibli. Quand il est descendu de la voiture, je m'imagine qu'il a eu un premier vertige, que pendant une seconde il n'a plus été présent au monde, qu'il a touché le vide, qu'il a pris peur.

Arrivé à Etsaut, je cherche des traces des panneaux jaunes destinés aux randonneurs, je cherche la marque blanc et rouge du GR. Et je pars. J'ai un petit sac à dos contenant de l'eau et quelques biscuits. Plus vite que je ne l'avais craint dans mes pires projections, je commence à m'essouffler, affaibli par des mois de désespoir, de manque de sommeil, de sous-alimentation et d'excès d'alcool. La même image, constamment, me hante: Nada et Basil, la veille du jour où j'ai trouvé pour elle un billet d'avion. Ils étaient assis côte à côte sur le sofa; je me suis installé à côté d'eux, et j'ai joué avec le petit Basil, j'ai embrassé Nada et elle m'a souri, avec une bassesse finaude que sur le moment j'ai interprétée comme de la tendresse.

Toi, Judith, le soir même de la disparition de papa, parce que tu avais les pires craintes, tu as prévenu la police. Sa voiture a été retrouvée à Etsaut. La police d'Oloron, les pompiers et une brigade spéciale de haute montagne ont commencé les recherches. Le lendemain midi, ils avaient trouvé son corps.

Mon corps.

Est-il tombé à l'aller, ou au retour? Il est difficile de déterminer l'endroit de

sa chute avec précision, mais selon toute vraisemblance c'était sur le chemin de la Mâtüre, cet étroit sentier d'un kilomètre taillé dans la paroi quasi verticale, au XVIII^e siècle, pour l'exploitation du bois - et si c'est là qu'il a perdu la vie, mon père ne fut certes pas le premier à y avoir un accident.

D'ici au début du chemin de la Mâtüre, il n'y a pas loin, tout au plus une petite demi-heure. Mais ma progression est laborieuse.

Je dois constamment m'arrêter pour reprendre mon souffle.

Le cadre intensifie ma peur. Que suis-je venu faire ici? Et lui, qu'était-il venu y faire? Je resonge aux deux personnes que j'ai considérées pendant un moment comme ma propre famille, au gamin, à Nada. J'ai perdu l'amour.

Au pont de Cebers, je prends à gauche; je suis maintenant la rive gauche de l'Aspe, sur un étroit sentier qui monte. Ça et là, des panneaux jaunes indiquent les directions aux randonneurs. De l'autre côté de la gorge, un sentier serpente jusqu'à un fort du XIX^e siècle. Je monte toujours, et je m'arrête de plus en plus souvent pour reprendre des forces.

Je m'engouffre dans un chemin qui s'enfonce dans les champs avant d'atteindre enfin le passage taillé à flanc de falaise. J'ai peur. Plus de deux cents mètres de vide s'ouvrent sous mes pieds. Il n'y a personne. Je suis seul. Il fait froid. Sous la pluie, l'endroit doit être horriblement glissant. Que puis-je encore faire? Je marche jusqu'au bout. C'est difficile. La tête me tourne. Quand j'atteins l'extrémité, je fais demi-tour et je reviens sur mes pas. Puis, je refranchis la passe, une seconde fois. Au bout, je fais de nouveau demi-tour et je re-reviens sur mes pas. Je cherche où mon père a pu tomber.

Je trouve finalement un endroit qui me parle. Je me force à m'arrêter. Ma tête est épouvantablement légère. Mes pieds sont lourds. J'ai du mal à garder le contrôle de mon corps. Je me force à regarder dans le gouffre, à la recherche du point où mon père a dû toucher le sol au bout de sa chute. Le ravin me tend les bras. Il faut que je regarde tout cela de longues minutes. Alors, je me force à regarder, de longues minutes, jusqu'à ce que tout le paysage, les flancs du ravin, de mon côté, les flancs du ravin, de l'autre, le ciel, ici, et là, et là, tout, jusqu'à ce que tout se mette à tourner. Je vois un oiseau sous mes pieds, un rapace qui danse dans le ciel, ce n'est peut-être pas vrai, plus rien n'est vrai. Je titube. Le ravin me tend les bras. Le ravin me tend les bras. Il n'a pas l'air si profond, finalement. Oui, le ravin me tend les bras. C'est comme s'il me suffisait d'un pas de géant pour franchir la gorge. Ou de sauter à pieds joints. Ah, ce gamin, il avait quelques mois tout au plus. Je suis un homme brisé. Mais je rebrousse chemin. Et je décide que je veux vivre, malgré tout. Que je suis un homme brisé, mais que c'est bon d'être un homme brisé. Que je suis prêt à tout recommencer depuis le début.

C'est beau, ici. Je lève les yeux. Je souris. Et je rentre.



Le seul journal d'actualité pour les 9 - 13 ans



- De l'actualité pour qu'ils la comprennent.
- Du sport pour leur donner l'envie d'en faire.
- De la culture pour les inspirer.
- De la détente pour qu'ils s'amuse en s'instruisant.

Découvrez un numéro gratuit et abonnez-vous sur

www.lejde.be